Sabine DORMOND

ET VIVRE !

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN 978-2-38211-029-4

LES MURS DU SOUVENIR

Premier prix au concours littéraire du Scribe 2020

Nitsa pétille. Le sourire qui illumine son visage craquelé allume deux soleils de ridules autour de ses yeux. Ses arguments ont fini par emporter les réticences de ce vieux têtu de Sarid qui, accroché à son bras, remonte maintenant la rue de l'Ancien Stand jusqu'au numéro dix-neuf, une maison de maître de l'époque victorienne, témoin de la splendeur passée de cette bourgade. Des décennies de vie commune les ont habitués à marcher d'un même pas, d'un même rythme, comme un animal à quatre pattes et deux têtes qui, au terme de négociations parfois difficiles, parviennent toujours par trouver un terrain d'entente.

Il lui a fallu du temps pour amener Sarid à faire le pas. Du temps et beaucoup d'insistance pour le convaincre de se connecter à ces années douloureuses qui ont contribué à façonner sa personnalité. Quitte à raviver des souvenirs refoulés. Avec le recul, bien sûr, Sarid a admis qu'il leur devait beaucoup, qu'il leur devait tout, à ces gens qui n'étaient pas ses parents, qui n'avaient guère eu le temps de le dorloter, qui avaient de l'affection à donner, mais peu de disponibilités, trop d'enfants sur le dos, de responsabilités, à ces gens qui avaient

pris des risques insensés pour le sauver, lui et tant d'autres, en ces années de folie meurtrière.

Ces anges gardiens partis sans laisser d'adresse quand il en était encore à se reconstruire, Sarid ne les a jamais revus ; aujourd'hui tous deux reposent sans doute au paradis. Il leur en a longtemps voulu du manque qu'il ressentait en son for intérieur, de ce grand vide que creusait le mot « maman », de leurs réponses trop évasives, de toute cette brutalité contre laquelle ils se démenaient pourtant au péril de leur vie. Le chagrin l'a empêché de les aimer vraiment. La pureté désintéressée de leur engagement, leur humanité, leur bonté d'âme, il a mis long à en prendre la mesure et quand il a voulu les en remercier, leur trace s'était dissipée, laissant un deuil de plus sur ses épaules, un gros regret à tout le moins.

Il lui a fallu trois quarts de siècle et une farouche détermination de la part de celle qui lui tient le bras à l'instant où il franchit la porte en bas de l'immeuble pour oser revenir à Montreux, pénétrer à nouveau dans cette cage d'escalier, en sentir la fraîcheur préservée par l'épaisseur des murs. Rien n'a changé ou presque, mais tout lui paraît plus petit qu'autrefois : les marches, les fenêtres, et même la hauteur des plafonds qui, dans ses souvenirs, atteignait celle des synagogues. Mais comme les étages sont plus durs à gravir !

Devant l'appartement où il a jadis été accueilli, caché, protégé, l'émotion le submerge, les larmes jaillissent, il doit s'asseoir, reprendre son souffle, se ressaisir. Des décennies qu'on lui martèle qu'un homme, ça ne pleure pas, mais là, dans le décor de sa prime enfance, la violence que c'est de grandir sans maman, de n'avoir qu'une jeune inconnue à mettre sous ce nom, toute petite sur une photo en noir et blanc, cette violence le submerge et emporte toute son éducation. Il a toujours su qu'elle était morte, il réalise à l'instant combien ça l'affecte.

Un orphelin, voilà ce qu'il est, un orphelin de quatre-vingt ans, de mère biologique et de mère adoptive. Assise à ses côtés sur la marche d'escalier, Nitsa ne dit rien, mais il l'entend penser qu'il vient de faire un sacré bout de chemin. Enfin !

Puis le chagrin reflue, le laissant sonné, vidé, hébété. Ils sont sur le point de s'en aller quand la porte s'ouvre sur une femme qui s'étonne de trouver ces deux petits vieux sur son palier. Le même sourire que l'ange gardien, la même énergie, elle pourrait être sa petite-fille, elle pourrait mais il n'y a aucune raison, c'est juste la locataire actuelle qui leur propose de visiter l'appartement. Ça lui est venu aux lèvres spontanément quand le monsieur a expliqué son pèlerinage, pourtant la vision de sa kippa et de ses bouclettes lui inspire un imperceptible mouvement de recul.

Sarid hésite, Nitsa accepte avec empressement. Tandis que lui s'aventure timidement dans le hall, elle s'immisce partout, examine les pièces une à une avec un sans-gêne qui le stupéfie, comme si elle espérait y trouver une trace, un vestige du petit garçon qui a passé ici les premières années de sa vie pendant qu'on exterminait méthodiquement ses parents quelque part dans un camp.

– Pas cette chambre !

L'injonction brutale stoppe Nitsa dans son élan. Sarid la foudroie du regard.

– J'ai un enfant qui dort, ajoute la locataire sur un ton plus calme.

Elle a pâli et ses doigts tremblent un peu. Le couple se confond en excuses, elle cherche à dissiper la gêne en leur posant quelques questions. Apprendre qu'un mouvement de résistance s'est organisé entre ces murs pendant la guerre la bouleverse. Elle offrirait bien un café à ce monsieur qui revient de si loin et à sa compagne, mais ne tient pas à ce qu'ils s'éternisent ici.

Il y a en elle un élan d'hospitalité qui le dispute à une mystérieuse réticence. Une spontanéité réfrénée.

Soudain, une poignée s'abaisse, celle de la chambre interdite. En fait d'enfant, c'est un homme qui en sort, type méditerranéen, traits arabisants.

L'appartement retient son souffle. « C'est juste un ange qui passe », pense la locataire pour tenter d'évacuer son stress. Elle s'en veut de son imprudence. Une folie d'avoir laissé entrer ces inconnus, de s'être laissé attendrir par ce qu'elle a deviné d'eux. Il suffirait d'une dénonciation pour qu'on renvoie Malik à Gaza. Il lui a fallu deux ans pour réussir à quitter cette prison à ciel ouvert et voilà qu'on pourrait l'y renvoyer en quelques jours. Ici au moins, il espère, malgré les vents contraires, une régularisation, l'accès à l'instruction. Rattraper ce que la vie lui a refusé, décrocher un diplôme. Sauver sa famille qui dépend de lui sur cette bande de terre au bord de l'asphyxie.

Dans un appartement de Montreux, deux hommes se font face. Pour le vieux, le jeune a les traits d'un djihadiste, ces fous d'Allah, toujours à planifier un attentat, ces illuminés prêts à se faire sauter par lavage de cerveau. Pour le jeune, le vieux représente la puissance militaire, les frappes aériennes, l'allié de l'Amérique, le colon qui envahit les terres, bâtit des murs, affame les gens. De part et d'autre, chacun incarne la menace. Au milieu, deux femmes démunies, submergées par des enjeux qui les dépassent, coupables d'un excès de chance et d'optimisme. Au bout de ce qui leur apparaît à tous comme une éternité, le vieil orthodoxe se risque à briser le silence :

– Je suis heureux de voir que ces murs sont restés imbibés de solidarité.

Il a l'air sincère. Malik lui sourit. Ils se serrent la main. Deux soleils illuminent le visage de Nitsa. La locataire sent un poids s'envoler de ses épaules. Plus rien ne la retient de leur offrir un café.

L'ACUITÉ DES SENS

Premier prix au concours du musée de l'Alimentarium de Vevey sur le thème du dégoût décembre 2020

Un nom et deux étoiles avec sa lotte à l'émulsion de foie gras. Sa double crème d'escargots. Son homard truffé. Sa joue de bœuf au citron confit qu'on commente loin à la ronde. Sa cannette aux orties qui a mené plus d'un convive au bord de l'extase. Sa créativité émerveille les plus fins palais, son sens des contrastes et des mises en valeur font de chacun de ses plats une aventure gastronomique. Une cuisine d'auteur, des partitions sans cesse renouvelées dont chaque note crée la surprise. Une touche personnelle, reconnaissable entre mille.

En salle, une brigade élégante, prévenante, empressée. À l'affût du moindre désir ou signe d'impatience. Avec un zeste d'humour pour détendre l'atmosphère. En cuisine, une équipe rôdée. Qui exécute son opéra sans jamais hausser la voix. Opéra rythmé par le ballet des serveurs. Le geste sûr, une précision chirurgicale. Des palais éduqués aux flaveurs les plus subtiles. Capables d'identifier pas moins de trente épices et ingrédients en une bouchée.

Au cœur de toutes les attentions, le produit. Le nec de la qualité que Robin en personne va débusquer sur les marchés

deux matins par semaine. Chez les producteurs dès l'aurore. Une carte par saison en fonction de leurs disponibilités. Du local, du bio, du tout premier choix.

Robin est adulé, cité en référence. Rien ne semble pouvoir arrêter sa montée en orbite. Sous peu, la troisième étoile viendra briller dans son firmament, guidant vers son établissement encore plus de clients. Comme l'étoile du berger.

Pourtant, un détail le chiffonne. S'il a su s'entourer des meilleurs, il a complètement négligé la question des quotas. Cinquante-quatre collaborateurs et pas une femme dans le lot, voilà qui cadre mal avec l'époque. Son aura pourrait en pâtir. Or, la chance, fidèle au rendez-vous, veut qu'il y ait, parmi l'empilée de lettres de postulation en souffrance sur son bureau, le dossier d'une jeune personne au parcours déjà remarquable. L'occasion de commencer à corriger le tir.

Les premiers jours, la nouvelle fait merveille. Dotée d'un palais et d'un odorat d'une acuité exceptionnelle, Mathilde décèle sur les fruits les signes avant-coureurs de pourriture. Très vite, Robin décide de l'associer à ses tournées dans les fermes et chez les maraîchers.

La première crise éclate autour du homard. Alors que chaque geste obéit à un tempo bien précis, Mathilde se braque soudain et refuse de soumettre le crustacé à la lente agonie d'une cuisson vapeur. L'accompagnement est prêt, les autres assiettes le seront douze minutes plus tard. Le moindre retard va donc induire un décalage dans le service ou un début de refroidissement des autres plats, véritable catastrophe à ce niveau d'excellence. Robin, qui a un œil sur tout, tente de se substituer à sa nouvelle employée. Mais celle-ci tient l'épuisette d'une main, un grand couteau à viande de l'autre, défiant quiconque de s'approcher.

Une cinglée, se dit Robin.

Pas le temps pour un esclandre en cuisine, chaque seconde est comptée. Et puis il faut préserver l'ambiance feutrée, éviter les ondes négatives qui pourraient nuire à l'agencement des molécules et perturber l'équipe dans sa tâche de haute voltige.

– Voyons Mathilde, tente-t-il de sa voix la plus apaisante, tout en s'approchant de l'aquarium, prêt à pêcher un autre homard à mains nues.

Plus d'une minute s'est écoulée. En cuisant le homard à l'eau bouillante plutôt qu'à la vapeur, on peut encore rattraper le désastre en espérant que le client n'y voie que du feu. Douloureuse concession pour Robin, habitué à ne transiger sur rien.

Mathilde le devance. Elle couche le crustacé sur une planche, pattes en l'air, et le pourfend dans le sens de la longueur d'un seul coup de couteau.

– La torture n'a jamais bon goût, assure-t-elle en jetant le cadavre dans l'eau.

Sur le moment, Robin se promet de la licencier. Faute professionnelle grave, insubordination, mise en péril de l'œuvre à laquelle il sacrifie sommeil et vie privée. Il hésite en voyant que les quatre clients de la tablée sont finalement servis en même temps, se ravise quand celui qui a dégusté le homard réserve directement pour la fois suivante au moment de l'addition.

Partout un mur invisible. Aucune échappatoire. De chaque côté, un plafond de verre restreint son univers, à peine la place de se tourner. Partout des congénères, jamais vu pareille promiscuité. Sensation d'écrasement, manque d'oxygène. Le voilà manchot qui plus est, entravé, menotté. Le stress des autres en écho au sien. Impossible de savoir ce qui leur arrive, juste une angoisse si oppressante qu'elle en devient palpable.

Brusquement hors de son élément, en milieu inconnu, déboussolé et toujours ligoté. Un bref voyage dans les airs, puis c'est l'étuve, une chaleur infernale et des murs d'acier. Il se débat, il hurle, il cogne. Son système nerveux lance des signaux d'alerte. Il se démène, il s'arc-boute. Soulève légèrement le couvercle qui retombe comme une implacable sentence. Il hurle encore et son cri le réveille, il est en nage, suant de tous ses pores, mais bien vivant et dans son lit. Déterminé à rayer le homard de la carte. Irrévocablement.

Comme de coutume, il se lève à l'aube. Mais renonce pour une fois à la tournée des producteurs. Montreux-Savone, sept cent cinquante-quatre kilomètres, neuf heures de route aller-retour. Et une intense jouissance quand il rejette à la mer les onze rescapés de l'aquarium. Il les suit des yeux, ému aux larmes de leur liberté retrouvée. Profite de l'escapade pour déguster et acheter quelques spécialités locales. Avale les kilomètres du retour, habité d'un extraordinaire sentiment d'alignement, l'impression d'avoir déniché un trésor au plus profond de lui-même.

Son euphorie commence à s'estomper après le passage de la frontière. Il pense à la crème d'escargots qu'il a prévu de préparer le soir même, mais cette perspective, loin de lui donner l'élan habituel, revêt tout à coup une connotation pesante. Pour être franc, il se sent proche de l'écœurement à l'idée du traitement qui attend les gastéropodes. Sont-ce les virages qu'il vient d'enchaîner ou toutes ces heures au volant qui lui ont brouillé l'estomac ? Il tente de s'accrocher à cette explication, sent bien qu'elle se dérobe.

Où est donc passée la joie de toute à l'heure, quand il se projetait dans l'ivresse de liberté des homards rescapés ? Quel